

CD, annonce. MARIN MARAIS par Jay BERNFELD, Fuoco e Cenere (1 cd Paraty, à paraître le 29 septembre 2017). VIOLE ENCHANTERESSE



CD, annonce. MARIN MARAIS par Jay BERNFELD, Fuoco e Cenere (1 cd Paraty, à paraître le 29 septembre 2017). VIOLE ENCHANTERESSE.

Si l'on parle du piano de Chopin, on évoque plus rarement la viole de gambe de Marin Marais (1656-1728) qui en était au XVII^e, le virtuose en titre. Il y eut certes le film « Tous les matins du monde » (film

signé en 1991 Alain Corneau, d'après le roman de Pascal Quignard publié la même année), mais la personnalité et le profil sonore du compositeur parisien se sont tus presque immédiatement après un succès cinématographique et planétaire retentissant.

Aujourd'hui, chez l'éditeur PARATY, le gambiste Jay Bernfeld ressuscite le chant enivré, nostalgique, sincère de Marin Marais, comptant sur son instrument, la viole de gambe dont il fait ici, un ambassadeur à la vibrante vérité. Jay Bernfeld connaît d'autant mieux la musique de Marais qu'il l'a pratiquée depuis bientôt quarante ans. Pour le fondateur de l'ensemble Fuoco e Cenere dont les membres se joignent à lui, dans ce voyage à la fois épuré, essentiel, d'une insondable richesse,

c'est un retour aux sources ; d'autant plus marquant que le collectif sur instruments anciens n'a cessé depuis plusieurs années de diversifier ses programmes, osant souvent des dispositifs inédits.

Dans ce nouvel album, deux gambistes dialoguent et se retrouvent à travers les siècles, grâce au chant d'un instrument roi, que chacun à son époque a su faire vibrer comme peu. Le nouvel album discographique à paraître le 29 septembre 2017, comprend 3 cycles musicaux parmi les plus inspirés de Marais : les Suites en Ré majeur et en Sol mineur (issus respectivement des Livres III et V – 1711 et 1725), puis, surtout la libre syntaxe d'une frappante imagination et d'un rare feu intérieur des fameuses Folies d'Espagne (Livre II de 1701).

Outre l'énergie incroyable et la flamme des passions de l'âme que distille une musique franche et essentielle, Jay Bernfel a aussi à cœur d'évoquer de Marais, l'instrumentiste virtuose, remarqué et encouragé par Sainte-Colombe, le compositeur « mondain » comblé par le pouvoir (Louis XIV), l'habitant du quartier Mouffetard, surtout le créateur qui dans ses Livre de Pièces de viole n' a cessé d'exprimer sa conception très originale et puissante d'un idéal musical, ainsi développé, approfondi, et comme ciselé simultanément à sa carrière de courtisan et son oeuvre de compositeur d'opéras. Le sujet de l'album n'est pas seulement un formidable portrait de Marin Marais, c'est aussi une immersion puissante dans une écriture flamboyante qui a su atteindre jusqu'au dépouillement le plus authentique : fulgurance de la passion, profondeur de l'ascèse... en somme, une musique au diapason de l'intériorité et de l'éloquence. Dans ce voyage singulier, Jay Bernfeld est accompagné par Ronald Martin Alonso (viole de gambe 2), André Henrich (théorbe), Bertrand Cuiller (clavecin). Prochaine critique développée le 29 septembre, date de la parution du disque : « MARIN MARAIS : Folies d'Espagne » par Jay Bernfeld / Fuoco e Cenere (1 cd PARATY).

CD événement, annonce. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne. Fuoco e Cenere / Jay Bernfeld, viole de gambe et direction (1 cd Paraty – parution annoncée le 29 septembre 2017). Enregistré en juin 2016 en l'église de Lassay-sur-Croisne.



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)

Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre, le 12 septembre 2017. Rossini : Il Barbieri di Siviglia. Jonathan Nott / Sam Brown.

Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre (Opéra des Nations), le 12 septembre 2017. Rossini : Il Barbieri di Siviglia. Jonathan Nott/Sam Brown. Quelle bonne idée de grouper non seulement Le Barbier de Séville et les Noces de Figaro – ce qui paraît naturel – mais aussi Figaro divorce, de Elena Langer, créé à Cardiff en février dernier ! Trois opéras directement inspirés par le théâtre de Beaumarchais, avec la figure centrale de Figaro, et nous faisant passer progressivement de l’opéra bouffe, à la comédie douce-amère, puis enfin aux larmes. L’unité et la continuité du projet reposent, outre la concertation entre les metteurs en scène, sur le travail du scénographe, Ralph Koltai, de la réalisatrice des costumes, Sue Blane, de celui des lumières, Linus Fellbom, et enfin de la chorégraphe, Morgann Runacre-Temple.

Rossini par éclipses

Cette équipe, permanente, va gérer tout ce qui ne relève pas directement de la musique durant ces trois soirées, intitulées « **La Trilogie de Figaro** ». Le dispositif scénique consiste en deux grands panneaux, dissymétriques, pivotant sur leurs axes, depuis les cintres. Une porte et un balcon, dans l'élément côté jardin, une petite fenêtre grillagée dans l'autre suffiront, avec leur verso, un escalier en colimaçon et des accessoires (lit, piano-forte) fixés à la paroi interne. Ainsi les volumes, les formes, se modèlent-ils en fonction de l'action. Intérieur, extérieur, ouverture totale sur le fond de scène, pour l'orage, comme espace clos. Après un cœur brisé par une flèche qui s'incruste sur le rideau de scène, c'est un surprenant ballet de ciseaux – monumentaux et parfaitement synchronisés – qui focalise l'attention visuelle durant l'ouverture. Et l'on en a bien besoin, car, côté musique, les manques sont manifestes : les tempi sont généralement retenus, la dynamique réduite, la joliesse instrumentale se substituant à la verve, au pétilllement rossiniens. Il en ira de même durant l'essentiel de l'ouvrage. **La direction trop alanguie de Jonathan Nott**, comme sa réalisation simpliste du continuo, nous privent de l'essence même de cette musique, malgré les qualités de l'Orchestre de la Suisse Romande. Singulière approche s'il en est, d'un chef dont l'expérience lyrique est reconnue, dans d'autres répertoires il est vrai. Les costumes participent également de la liaison des opéras : leur caractérisation, inventive et colorée, doit faciliter la reconnaissance de chaque personnage, d'un ouvrage à l'autre. Pour ce Barbier, la réussite est au rendez-vous. Entre le Figaro haut en couleur et le grisâtre Bartolo, il y a place pour beaucoup de fantaisie, du bobby à bicyclette au Basilio à la vue défaillante conduit par son chien. On est bien dans le droit fil de l'opera buffa. Les nombreux gags, le plus souvent réussis, donnent un peu de vie à un ouvrage qui, ce soir, en a



bien besoin. Amoureux de la comédie musicale comme de l'opérette (My fair Lady, Candide...), **Sam Brown est à son aise dans cette mise en scène déjantée, cocasse.** La scène de l'orage du second acte en est une belle démonstration : sous une pluie battante, les choristes munis de parapluies multicolores vont ajouter une note de fantaisie, bienvenue. Mais où sont la caractérisation des personnages, leur vérité psychologique, génératrices d'émotion ? La musique n'y suffit pas. Plusieurs solistes, et non des moindres, nous laissent sur notre faim. On a peine à imaginer les raisons d'une distribution aussi hétérogène, où le meilleur côtoie le médiocre. Entamons donc un crescendo rossinien. Figaro, Bruno Taddia, dont la voix est naturellement puissante, éprouve le besoin d'en ajouter toujours, jusqu'au cri. S'il a de la présence, la souplesse, l'abattage sont en -delà des attentes, l'expression est par trop uniforme.



La Rosine de Lena Belkina déçoit encore davantage : la mezzo ouzbèke n'a ni la technique, ni le tempérament requis. L'intensité, la puissance sont là, mais l'agilité et les rythmes ? La finesse, la fraîcheur, la jeunesse comme la

rouerie de Rosine lui sont étrangères : la sienne est vulgaire, dépourvue de noblesse. Marco Spotti campe un Basilio crédible, la voix est impressionnante dans l'air de la calomnie et les récitatifs convaincants, une belle basse dotée d'une large tessiture. On regrette que la Berta de Mary Femihear, beau soprano, clair, à la voix colorée et longue, ne chante qu'un seul air. Enfin, Bruno de Simone incarne l'un des plus crédibles et des plus beaux Bartolo jamais entendus. Le Napolitain, familier du rôle, est un authentique rossinien, avec l'agilité, la versatilité, la dynamique et le jeu qui nous ravissent. La qualité de son chant, sa présence, sa

vérité psychologique rendent encore plus cruelles les comparaisons à certains de ses partenaires. Les ensembles sont généralement réussis, le trio et le quintette en particulier.

Les chœurs comme l'orchestre s'en sortent honorablement, malgré cette direction surprenante. La Trilogie de Figaro sera captée et diffusée en live sur ARTE concert du 19 au 22 septembre 2017.

Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre (Opéra des Nations), le 12 septembre 2017. Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Jonathan Nott/Sam Brown, avec Bogdan Mihai, Bruno Taddia, Lena Belkina, Bruno de Simone, Marco Spotti, Mary Femeinar, Rodrigo Garcia. Illustrations : © Magali Dougados / 2017

Livres, événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (éditions Assouline)

Livres, événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (éditions Assouline).

Pour les 40 ans de la mort de la diva des divas (16 septembre 1977), les Editions Assouline édite un somptueux beau-livre, qui marque par la qualité des photos et leur contextualisation éditorialisée, avec entre

autres, une préface et une introduction du chef français Georges Prêtre, qui fut son maestro d'élection et qui témoigne



surtout de la troublante interprète qui était une amie proche, une complice artistique à la désarmante vérité (avant-propos / foreword copieux et passionnant)... En grand format, – explicité par des textes en anglais), voici donc le mythe Callas qui se dévoile devant l'objectif, souvent celui de photographes renommés car la diva fut aussi une icône glamour et people des plus ensorcelantes, arborant taille de mannequin et tenues de grand couturiers (dont l'âge d'or serait les prises réalisées à Paris en 1965)... Evidemment, tout cela est le produit de scénarisations et de mises en scènes parfaitement travaillées, révélant que dans les années 1950 et 1960 principalement, l'artiste à la gloire planétaire, savait soigner et gérer son image. Le fait que l'immense artiste ait été une très belle femme, au port de souveraine (au prix d'une métamorphose corporelle réalisée au début des années 1950, qui elle aussi demeure fascinante), nourrit évidemment son mythe aujourd'hui. Diva rayonnante et captivante grâce à ses incarnations légendaires de Tosca, Norma (Paris, juin 1964), Traviata (Dallas, 1958) – Puccini, Bellini, Verdi... trilogie sacrée pour elle, Maria Callas nous guide aussi dans ses instants que les médias adulent et sacralisent : rencontres avec les politiques et les grandes figures de ce monde : Callas et Kennedy... ; Callas et Marilyn, Callas et Elisabeth Taylor (1968)..., avec Claude Pompidou à l'Opéra Garnier (1970)...

MARIA, la classe callassienne
la Voix du siècle était une

femme royale, amoureuse, élégante, une icône des années 1950 et 1960...

11 « entrées » thématiques tentent d'éclaircir le mythe callassien, à son essor dans les années 1950 et 1960, avant le dernier récital de 1973/1974 (sujet d'un non moins captivant livre [édité par L'Archipel : MARIA CALLAS, l'ultime récital rédigé par son pianiste accompagnateur Robert Sutherland, livre CLIC de classiquenews de septembre 2017](#)).

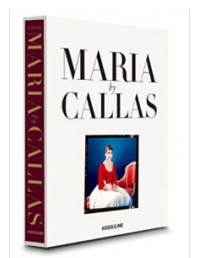


Ce qui frappe et que le grand format de ce livre somptueux souligne, c'est malgré la préparation qui sous-tend chaque prise photographique et chaque gestuelle, la profondeur et la sincérité de la femme : une intensité brûlante qui savait aiguillonner l'objectif comme la fabuleuse chanteuse et actrice chantait sur la scène. Femme amoureuse (avec Onassis), diva adulée, icône au port royal... la Callas avait tout pour elle, y compris un destin tragique qui a renforcé encore son incroyable trajectoire. Le beau-livre édité par Assouline s'autorise aussi une intériorité révélée, comme une confidence énoncée par Maria elle-même : chaque chapitre et entrée thématique est introduite par les propres mots de Callas « by her own words », textes que la Divina a écrit au moment concerné...



On a particulièrement apprécié la partie dédiée à la Callas actrice : celle qui sans chanter face à la caméra, a incarné Médée pour Pasolini (un autre frère artistique), en Turquie en 1969. Davantage qu'un beau livre d'images, le livre édité par Assouline est aussi un certain regard sur la vie de la diva ; regard plus intime que renforce encore le témoignage du chef français Georges Prêtre déjà cité (partenaire et ami de ses heures glorieuses à Paris au début des années 1960), ou de sa meilleure amie, Nadia Stancioff, sa meilleure amie, qui participe ainsi pour la première fois à l'édition d'un ouvrage grand format sur l'artiste. Les entrées thématiques sont conçus par l'auteur Tom Volf qui pour les 40 ans de Maria Callas, a réuni nombre de matériel inédit et aussi le témoignages des proches de la diva, encore en vie au début du XXIè... Textes et photos captivantes. Livre événement, incontournable pour les 40 ans de Maria Callas. CLIC de classiquenews de septembre 2017.

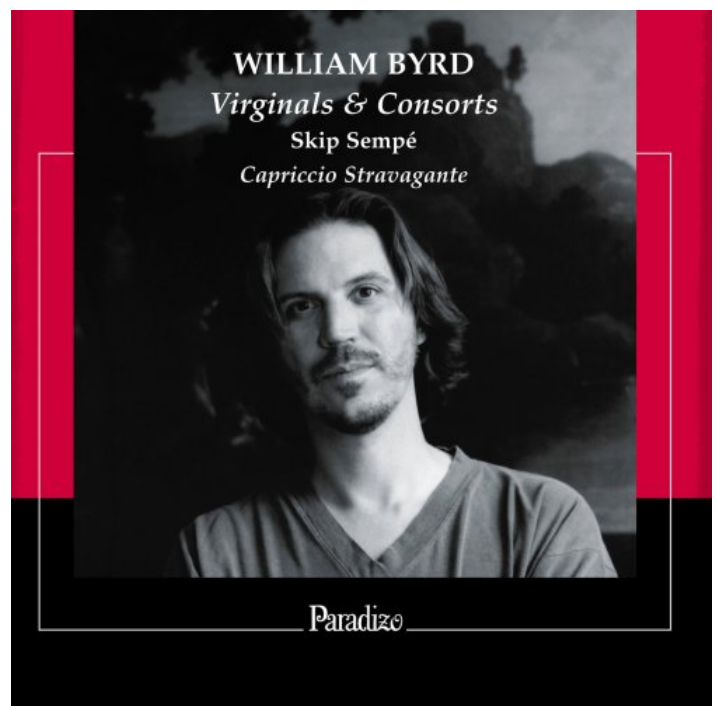
LIVRE événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (Editions Assouline). Textes en anglais. 260 pages, 150 illustrations – coup de coeur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS : CLIC de classiquenews de septembre 2017. Plus d'infos sur le site des Éditions Assouline : www.assouline.com .



CD, compte-rendu, critique. WILLIAM BYRD : Virginals & Consorts / SKIP SEMPÉ, Capriccio Stravagante (1 cd Paradizo, PA 0015)

CD, compte-rendu, critique.
WILLIAM BYRD : Virginals &
Consorts / SKIP SEMPÉ,
Capriccio Stravagante (1 cd
Paradizo, PA 0015). Alors
qu'il s'apprête à ravir les
auditeurs parisiens grâce au
[festival de musique baroque](#)
[« TERPSICHORE », 15 sept –](#)
[12 oct 2017-](#), nouvel
événement de musique
ancienne et baroque dans la
Capitale française (un
manque enfin comblé), le

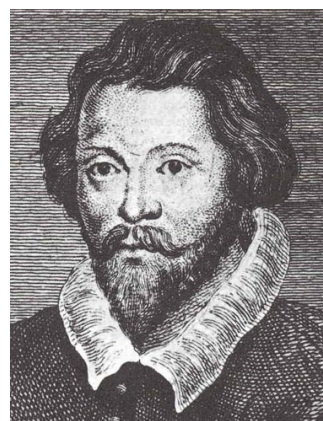
claveciniste **Skip Sempé** rend un hommage particulièrement
affiné, techniquement, esthétiquement, en l'honneur de son
prédécesseur du XVII^e, **William Byrd (1539 – 1623)**, lui-même,
souverain du clavier. Il s'agit d'une bande enregistrée en
1997, il y a 20 ans, mais dans une version remastérisée, elle
restitue mieux qu'hier, la séduction singulière d'un
compositeur, claveciniste d'une qualité supérieure, maître
entre Renaissance et premier Baroque. Aborder la musique de
consorts de Byrd pose évidemment la question du geste
interprétatif, et entre autres de la résolution des ornements,



des « agréments » ou des diminutions : à l'interprète, le choix d'opter pour tel ou tel accent, nuance, tour technique... propre à préserver la profonde et ineffable poésie du vivant, léguée par Byrd dans ses partitions.

Intercalés brillamment avec plusieurs Pavanes et Gaillardes (associées en duos réguliers), nerveuses, étincelantes, – magnifiquement choisies pour créer une dramaturgie du mouvement et de l'énergie (à la façon d'une suite de danses, comme en France), de nombreux épisodes musicaux structurent un programme qui retient l'attention par sa diversité et sa grande cohérence. Le cycle ainsi joué par Capriccio Stravagante, célèbre le génie du compositeur britannique **William Byrd**, prince de l'effusion suggestive voire énigmatique propre à l'extase et cette capacité à l'émerveillement nostalgique de l'Angleterre du XVII^e. Les instrumentistes suivent habilement le claveciniste et directeur musical de l'ensemble dans un souci régénérateur de liberté et d'invention, car Byrd ici fascine dans un jeu virtuose et multiple, proche de la manière italienne contemporaine. La musique céleste (*heavenly noise*) est ainsi produite par ce jeu à la fois vivant et harmonique, lié à la capacité d'écoute et le désir de fusion collectif ; à cela s'ajoute, l'intention du relief individuel, et cette caractérisation qui permet à chaque session, d'exprimer intentions et sentiments en une sonorité chatoyante, heureusement réverbérée.

Le consort de violes (6) joue en dialogues sensuels parfois extatiques avec le groupe des flûtes (recorders) d'un même effectif, en miroir... Aux deux danses invoquées et donc subtilement récurrentes (les gaillardes sont remarquablement ciselées par le clavecin soliste de Skip Sempé), l'auditeur goûte ce festin charnel, sensuel et céleste de mélodies probablement tubes à l'époque de Byrd et références très identifiables alors (*The Queen's Alman*, *The Leaves be green*, *The Carman's Whistle*, *A Fancie*, sans omettre la



dernière Pavane « *Belle qui tiens ma vie* »...) soit tout un monde sonore qui murmure, bouillonne, s'enivre et enchante, à la fois nostalgique et extraverti. Le génie de Byrd, « l'un des plus grands parmi les maîtres négligés » (Skip Sempé) ne pouvait trouver meilleur témoignage. Superbe programme. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017**, pour cette réédition révélatrice.



Cd, critique. WILLIAM BYRD : Virginals & Consorts. SKip Sempé et Capriccio Stravagante. 1 cd Paradizio PA 0015 – 1h13 – enregistré en 1997 (remastérisé en 2017) – CLIC de classiquenews de septembre 2017

Programme :

- 1 Fantazia à 6, T. 389
- 2 Pavan & Galliard, MB 32 « Kinbourough Good » : I.
- 3 Pavan & Galliard, MB 32 « Kinbourough Good » : II. Galliard
- 4 The Queen's Alman – Hugh Ashton's Ground (MB 20)
- 5 Pavan and galliard à 6 : I.
- 6 Pavan and galliard à 6 : II. Galliard
- 7 Pavane « Mille Regretz »
- 8 Pavan and Galliard, MB 14 : I.
- 9 Pavan and Galliard, MB 14 : II. Galliard
- 10 Browning (The Leaves be Green)
- 11 Pavan a 5
- 12 The Carman's Whistle, MB 36
- 13 The Irish March, MB 94
- 14 My Lord of Oxenford's Maske
- 15 Pavan, MB 17
- 16 A Fancie, MB 25
- 17 Praeludium & Ground
- 18 Pavan & Galliard, MB 60 « Ph. Tregian », : I.
- 19 Pavan & Galliard, MB 60 « Ph. Tregian », : II. Galliard
- 20 Belle qui tiens ma vie, MB 21 « French Corantos » : I.
Pavan

Skip Sempé, clavecin / harpsichord
Capriccio Stravagante

LIRE aussi notre présentation du festival TERPSICHORE à PARIS,
du 15 sept au 12 oct 2017

<http://www.classiquenews.com/paris-baroque-festival-terpsichore-15-septembre-12-octobre-2017/>

Le 28 septembre, concert William Byrd : Consorts privés et publics au Temple de Pentemont

Compte-rendu, concert. Montreux et Vevey, les 28 & 29 août 2017. Verdi, Bruch, Tchaïkovski, Mozart. R. Capuçon, L. Viotti, T. Currentzis



Compte-rendu, concert.
Montreux et Vevey, les 28 &
29 août 2017. Verdi, Bruch,
Tchaïkovski, Mozart. R.
Capuçon, L. Viotti, T.
Currentzis. Depuis soixante-
douze ans, le Septembre
Musical de Montreux-Vevey
est le rendez-vous des
mélomanes sur la Riviera

vaudoise, et en premier lieu des amateurs d'orchestre. Après le fidèle Royal Philharmonic Orchestra dirigé par l'indétrônable Charles Dutoit, et avant le Russian National Orchestra dirigé par son chef Michael Pletnev, c'est l'European Philharmonic Orchestra of Switzerland qui est dans la fosse du vaste Auditorium Stravinsky à Montreux. A sa tête, une des chefs les plus enthousiasmants de sa génération : Lorenzo Viotti. A 27 ans seulement, le jeune homme originaire de Lausanne a déjà remporté des concours aussi prestigieux que ceux de Cadaquès ou de Salzbourg, et nous avons aussi récemment pu admirer son talent dans le répertoire lyrique puisqu'il dirigeait « **Viva La Mamma** » de Donizetti à l'Opéra de Lyon en juin dernier.

Sortant des sentiers battus, et clin d'œil à sa patrie d'origine (son père était le grand chef d'orchestre italien Marcello Viotti, disparu aussi brutalement que précocement alors qu'il dirigeait La Fenice de Venise), Viotti offre au public la (rare) musique de ballet du Macbeth de Verdi en guise de tour de chauffe, un morceau plein d'audaces instrumentales qui est généralement coupé lors de l'exécution de l'ouvrage. Après cette mise en bouche, c'est notre violoniste national Renaud Capuçon qui fait son entrée pour interpréter le fameux Concerto pour violon de Max Bruch. Fidèle à sa réputation, c'est à dire avec hardiesse et panache, le soliste fait preuve d'une imagination rafraîchissante et d'une musicalité subtile, notamment dans le magnifique Adagio, qui chante comme jamais. Technique impeccable, sensibilité à fleur de peau, lyrisme ardent, qu'admirer le plus chez le virtuose ? Face à l'enthousiasme du public, il offre en bis un très touchant extrait de l'Orphée et Eurydice de Gluck.

En seconde partie, La 5ème Symphonie de Tchaïkovski permet au chef comme à l'orchestre de démontrer tout leur art. Jouant avec tout son corps, le jeune chef impose un Tchaïkovski puissamment construit qui avance à l'énergie, profitant de la

moyenne d'âge de sa phalange dont les membres ne doivent pas dépasser les 25 ans ! Même si la force discursive ne renvoie pas au *fatum* russe du regretté Svetlanov (que nous avons entendu dans cette pièce), sa direction garde le sens de la progression et de la tension nécessaires à cette partition. L'autre bonne surprise vient de l'orchestre que l'on n'attendait pas à un si haut niveau dans ce cheval de bataille du répertoire : qualité des chefs de pupitres, justesse de style et cohésion d'ensemble renvoient bien à une phalange de rang international. L'énergie qui se dégage du finale (un *Allegro vivace* vraiment dément !) est tellement communicative que le public applaudit debout, mais Viotti transforme l'exaltation en émotion en donnant, en bis, le bouleversant *Intermezzo* extrait de *Cavalleria Rusticana* de Mascagni. Un chef que nous allons continuer à suivre de près...

La veille, nous avons pu assister à une étonnante et déroutante exécution du *Requiem* de Mozart par le trublion russo-grec Teodor Currentzis à la tête de son ensemble *musicAeterna* et du Chœur de l'Opéra de Perm (qu'il dirige). Positionnés debout, en robes noires, instrumentistes et choristes alternent les tempi distendus à l'excès (l'« *Hostias* ») ou au contraire à un rythme d'enfer (le « *Dies Irae* »). Ainsi théâtralisé, le *Requiem* de Mozart semble plus une ode à la vie que destiné au repos des trépassés. Un quatuor d'exception – dont nous détacherons la voix lumineuse et aérienne de la soprano colorature russe Julia Lezhneva – soulève également l'enthousiasme du public. Mais la palme de la soirée revient cependant au formidable chœur de l'Opéra de Perm qui subjugué l'auditoire dans une première partie où il a interprété des pièces sacrées chantées « *a capella* », dont le sublime – et quasi mystique – « *Lux Aeterna* » de Gyorgy Ligeti.

Compte-rendu, concert. Montreux et Vevey, les 28 & 29 août 2017. Verdi, Bruch, Tchaïkovski, Mozart. Renaud Capuçon, Lorenzo Viotti, Teodor Currentzis, European Orchestra of Switzerland, Chœur de l'Opéra de Perm, musicAeterna.

Illustration © Céline Michel

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano.

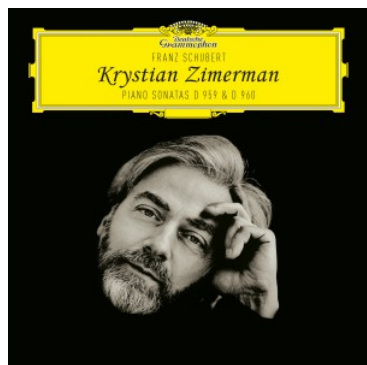
**CD, compte rendu critique. SCHUBERT :
Sonates D 959 et D 960. Krystian
Zimerman, piano.** On attendait
beaucoup de ces deux Sonates de
Schubert par le pianiste polonais né
en 1956. Ce disque marque le retour
au studio de l'interprète dont la
sécheresse et la dureté du toucher
surprend cependant et fait rupture
avec ses précédents enregistrements.
Le Chopinien semble avoir perdu tout



le charme suggestif qui faisait l'intérêt de ses gravures
dédiées à Chopin, – lectures fondatrices de sa « légende »... Le
très beau portrait de couverture tendrait à nous présenter
l'artiste tel une icône vénérable, pilier très sûr et fiable
du clavier actuel. Hélas l'écoute du présent cd n'apporte pas
cette gratification auditive et avouons notre grande
déception. Dans ce court récital schubertien donc, enregistré

au Japon en janvier 2016, la première Sonate (D959) est non seulement sans chair et sans véritable vision architecturée, mais les contre-champs et l'intériorité souterraine si chantante... restent trop absents, voire édulcorés.

La D 960, certes plus séduisante musicalement, relève légèrement le niveau. le pianiste sexagénaire reste trop poli, trop respectueux face au massif miroitant, si poétique de l'âme schubertienne, cette *sehnsucht* qui reste décidément inatteignable pour le pianiste timoré. Zimerman n'exprime aucune profondeur funèbre, de celle que ses confrères aiment à se parer, car il est dit que les deux Sonates ont été composées dans la conscience de la mort, – Franz s'éteignant quelques semaines après leur finalisation. Or, Zimerman à l'inverse les réinscrit dans la vitalité, la pulsion active, celle d'un homme encore très valide, capable de rejoindre à pied, Eisenacht pour y fleurir la tombe de son modèle, Joseph Haydn, – preuve que Schubert fut fauché par un mal foudroyant, donc encore plein d'idées et de projets musicaux (l'hygiène à Vienne devait être catastrophique). Schubert avait-il conscience de sa propre mort quand il composa la Sonate ? Nul ne le saura jamais... mais la profondeur et la justesse poétique qui s'en dégagent, l'inscrivent dans une pudeur grave, en rien artificielle. Hélas, en parlant d'un compositeur timide et pacifiste, le pianiste en fait une figure diluée, sans nerf, dont le relief et les nuances sont lissés au risque d'une atténuation dangereuse. Tout en reconnaissant et soulignant la pensée révolutionnaire des mouvements lents (surtout l'Andantino de la D 959), – d'une tristesse et d'une résignation totales, Zimerman n'atteint pas à cette capitulation sereine, cette gravité tendre dont Schubert détient le secret. La réitération des thèmes, les reprises, le goût annoncé des respirations... tout cela retombe à plat. Il faut bien reconnaître qu'ici, demeurent toujours aussi impériaux et plus fascinants Alfred Brendel et Mitsuko Uchida, sans omettre en France, l'excellent et plus récent Philippe Cassard.



En fin de notice, l'interprète parle d'un enregistrement réalisé en 32Bits (une première pour DG?), d'un clavier de sa fabrication qui préserve le volume chantant de chaque impact sur les cordes pour ne pas que son Schubert sonne comme du Prokofiev (- merci pour ce dernier !), dans la salle de Kashiwazaki dont l'auditorium offre une acoustique remarquable... on veut bien le croire, mais toutes ces déclarations esthétiques et conceptuelles demeurent promesses sur le papier, et lettres mortes à l'écoute de cet album plutôt fade.

Dans ce Schubert façon Zimerman, rien de nouveau. Il ne s'y passe pas grand chose. Le résultat est décevant.

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano. Enregistré au Japon, janvier 2016 – 1 cd Deutsche Grammophon 00289 479 7588.

PARIS, Concerto et mélodies de Dominique Preschez en création mondiale



PARIS, DEAUVILLE, concerts DOMINIQUE PRESCHEZ, 5 et 7 octobre 2017. A l'Oratoire du Louvre, le guitariste **Sébastien Llinares** joue les oeuvres de **Dominique Prechez**, présentées en création mondiale, sous la direction de Thierry Pélicant avec l'Orchestre Messenger. Simultanément au concert parisien, sort le disque du programme (chez l'éditeur

Polymnie, en septembre 2017 : critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews). Dans ce concert événement, le souci et la verve du compositeur se dévoilent en liberté. Né à Saint-Adresse en Normandie, **Dominique Preschez** cultive l'art de la combinaison et de l'improvisation. Il associe à une écriture très précise qui mêle détails et timbres, un goût ciselé pour les atmosphères, soit les nombreux éléments en liaison avec une existence particulièrement riche en rencontres et en souvenirs divers. Son éclectisme musical est flamboyant, bigarré, chatoyant, mais il reste humain car il s'inscrit dans la trace préservée de ses propres expériences. Ce qui frappe chez Dominique Prechez, c'est l'épaisseur du souvenir, l'empreinte des amitiés cultivées, et donc la présence perpétrée des absents qui se sont éteints, mais dont l'ombre se profile dans une écriture qui se souvient et célèbre.

LA MUSIQUE DANS LES VEINES... « *Je l'entends souvent jouer de folles transcriptions d'oeuvres symphoniques qu'il semble improviser. (...). Il parle comme une mélodie. Il joue comme il respire. Il vit en musique* », ainsi s'exprime le jeune guitariste français **Sébastien Llinares** à propos de son confrère, Dominique Preschez au Conservatoire international de musique de Paris : le premier y enseigne la guitare ; le second, la composition. Ces deux là devaient se rencontrer, se reconnaître, travailler ensemble. Depuis, Sébastien Llinares

joue les oeuvres de Dominique Prechez.



L'enregistrement des nouvelles partitions de Dominique
Preschez (DR)

MUSIQUEMONDE... La musique que compose Dominique Preschez reflète tout une époque suractive, riche en rencontres diverses et influences métissées. Le compositeur a rencontré et cotoyé Henri Sauguet entre autres, croisé et approché quantité de sensibilités, dont Jean Wiener, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre, Noel Lee, Jean Louis Florentz.... c'est aussi une extraordinaire rencontre impromptue avec Benjamin Britten, rencontré à Paris, au moment où Dominique Preschez arrivait à Paris (en 1975), dans un hôtel particulier où trônait un piano sur lequel avait joué Mozart... autant d'expériences et situations qui alimentent aujourd'hui une œuvre diverse et plurielle, où la réitération des souvenirs et des sensations vécues dialoguent et se fécondent... « *une musiquemonde* » comme le précise toujours **Sébastien Llinares**.

« Ces partitions se lisent comme des palimpsestes, comme autant de souvenirs qui dialoguent, s'entremêlent. Musique méta tonale où l'on fuit le dogme sans se l'interdire. On y reconnaît certains paysages, mais on les voit avec un éclairage et un point de vue auxquels on n'avait pas accès jusqu'alors » ajoute



celui qui connaît bien les partitions de Dominique Preschez d'autant plus qu'il les joue dans le programme du concert et pour le disque qui sort simultanément. Le compositeur est un observateur assidu du monde ; optimiste par nature, il sait que tôt ou tard, la fantaisie et le rêve, les désirs s'accomplissent dans la réalité... Ce sourire au monde, cette espérance inspirent aujourd'hui sa musique en une ferveur indéfectible. **A Paris, le 5 octobre (puis à Deauville le 7), Dominique Preschez crée son Concerto da camera** pour soprano, guitare et quatuor à cordes et timbales, mais aussi **Trois mélodies** pour soprano et guitare. En complément, offrande d'un guitariste génialement transcripteur, Sébastien Llinares joue les pièces qu'il a lui-même écrit d'après plusieurs partitions de Satie ([les transcriptions de Sébastien Llinares d'après Satie sont l'objet d'un cd, récemment distingué par notre CLIC de classiquenews](#))...

**Paris, Oratoire du Louvre
Jeudi 5 octobre 2017, 20h30**

Deauville, église Saint-Augustin
Samedi 7 octobre 2017, 20h30

Dominique Preschez

CONCERTO DA CAMERA, création mondiale

(Guitare, Soprano, Quintette à Cordes et Timbales)

TROIS MÉLODIES

(Guitare et Soprano)

Elise Chauvin, Soprano & Sébastien Llinares, Guitare

Ensemble Vinteuil & Jean-Marc Mandelli, Timbales

DIVERTIMENTO pour cordes de W.A. MOZART

Ensemble Vinteuil)

Oeuvres pour guitare d'après ERIK SATIE

Sébastien Llinarès, guitare

☒ Programme de son dernier album discographique « ERIK SATIE »...

Transcriptions de pièces de Satie pour guitare

CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2017 – [LIRE aussi notre entretien exclusif avec Sébastien Llinares à propos de ses propres transcriptions d'après Erik satie \(Label Paraty\).](#)

Direction musicale : Thierry Pélicant

PARIS / Tarifs : 10 € et 5 € (Séniors et étudiants) –

Billetterie sur place, sans réservation

Contact : Ensemble & Création : 06 07 58 16 85

Oratoire du Louvre : 145, rue Saint Honoré / 75001
Métro Louvre/Rivoli / Bus : 27/39/68/69/95

DEAUVILLE / libre participation aux frais
Contact : Ensemble & Création : 06 07 58 16 85
Eglise Saint-Augustin : Place de l'Eglise, Deauville

CONCERT, CD, LIVRE... L'actualité de Dominique Preschez est d'autant plus intense en cette rentrée 2017 qu'outre son concert du 5 octobre 2017, **l'éditeur Polymnie publie son disque** comprenant les pièces nouvelles en création, en septembre, et sera édité également, un livre (courant avril 2018, aux éditions Tinbad), **un roman autobiographique** écrit par le compositeur, dont voici quelques clés :

*« **Le Trille du diable...** Il s'agit d'un roman autobiographique, aux voix multiples et plurielles, à la suite de l'AVC dont j'ai été victime, en 1992, dont les séquelles appartiennent à l'amnésie des années de ma jeunesse, à Paris, en divers lieux à travers le monde, entre passions, amours et disparitions d'amis musiciens, écrivains, peintres entre 1984 et 1992... Nombre de références d'oeuvres musicales, décrites et analysées, comme dans un essai... de livres de nombre de jeunes auteurs disparus, auxquels je rends hommage, en témoignant... d'oeuvres plastiques qui accompagnent ma vie... à travers l'histoire d'un homme qui porte le nom d'Ivan (moi-même, sans*

écrire « Je »...) cherchant à se retrouver bien des années après... en quête de sa mémoire... d'amis perdus dans un musée imaginaire, de fiction en fiction, comme un aventurier, au gré des quarante cinq lieux de vie qui ont été les miens, à travers le monde. Bref, cela n'est pas clair, et je m'en confie à vous, sans énoncer d'autres aperçus, car je suis en ce moment en train de corriger les épreuves....

Ces romans transversaux, en un seul roman vont d'expérience en expérience, d'un homme seul -musicien & écrivain- en quête de lui-même, à travers l'autre (perdu de vue, ou disparu) dans son amnésie que le bonheur de créer, sans relâche, révèle au vitalisme qui lui permet de vivre, après un coma prolongé, une mort clinique et un réapprentissage des langages parlés, écrits, ainsi que celui de la musique -composition, interprétation- sur une période de sept années d'évolution bénéfique, de 1992 à 1999... »

Propos du compositeur, recueillis par Catherine Kauffmann-Saint-Martin, septembre 2017

Présentation des oeuvres :

Concerto pour Guitare et voix. Le Concerto da Camera sollicite deux solistes : Sébastien Llinares et Elise Chauvin (guitare et soprano), accompagnés par un quintette à cordes. D'abord, en une vision matinale et provençale, l'aurore pointe et avec elle, le pépiement des oiseaux qui dialoguent et s'interpellent (premier mouvement) ; plus intimiste voire introspectif, le second mouvement est écrit comme une

invocation de l'être à lui-même (contrepoint serré fusionnant les deux solistes, guitare et voix), au diapason de la batterie entêtante du coeur/timbale. Enfin le troisième mouvement exprime le mouvement de la cité et de la vie, où surgit l'Amour, pulsion, tension, élan... à la fois « désir et poursuite du Tout » (selon la définition de Platon dans Le Banquet).

Trois Mélodies

Conçues comme un tryptique doloriste, les Trois mélodies créées à Paris ce 5 octobre 2017, constitue « comme un thrène d'amour pour soprano et guitare » ; dans la Grèce antique, un thrène désigne une lamentation funèbre chantée lors des funérailles. Dans le deuil, l'âme atteinte tente de se reconstruire malgré la souffrance...

1) Il était une fois... « conte un chant d'amour qui s'est enfui de la vie, par amnésie... jusqu'à la renaissance du corps et de l'esprit... ».

2) Improvisation sans mots : « vocalise en improvisation d'une voix aimante... Ô dolor... Ô aflição... à la mémoire d'Alberto Albornoz, dit « Tupac » l'argentin... ».

3) Sur le nom de l'enfant... est un poème de Dominique Preschez, extrait du livre L'Enfant nu publié chez Seghers. Le texte « trace le dessin du cri dans l'espace libre... vacant... de l'invocation, toujours... ».

MIRANDA, d'après PURCELL et

SHAKESPEARE

PARIS, Opéra-Comique. MIRANDA d'après Purcell. 25 sept > 5 octobre 2017. Katie Mitchell, éblouissante conceptrice de *Written on skin*, met en scène un spectacle inédit, assemblant, combinant, confrontant plusieurs pièces dramatiques et lyrique d'Henry Purcell. La trame s'inspire de *The Tempest* de Shakespeare. On y retrouve les rôles emblématiques de l'intrigue dramatique et amoureuse shakespearienne : Prospero, Ferdinand, Caliban...

Purcell, Shakespeare... pour une Tempête réactualisée



En Angleterre, une famille se rassemble pour les funérailles de Miranda (chantée par Kate Lindsey). La défunte suscite à l'inverse, un cycle de souvenirs qui mêlent définitivement passé et présent, fantasme et réalité, en un jeu labyrinthique

troublant, qui convoque sur la scène le théâtre magique et fantastique propre au grand William Shakespeare. Katie Mitchell prend soin d'actualiser son propos et la forme du spectacle, en inscrivant la représentation dans l'Angleterre d'aujourd'hui, même si le thème obsessionnel de la mort, dont elle tisse une étoffe furieusement, viscéralement poétique, à

la fois tragique et énigmatique, assure la grande cohérence de l'intrigue. Purcell lui-même fut traversé par le tragique de la mort, comme hanté par sa propre et inéluctable fin. La partition recrée pour l'occasion assemble plusieurs ouvrages de Purcell, destinés aux théâtres londoniens de la fin du XVII^e. La distribution réunit de très solides chanteurs dont le baryton Marc Mauillon (le Pasteur).

MIRANDA, d'après Purcell et Shakespeare

Pygmalion, R. Pichon / Katie Mitchell

6 représentations

Du 25 septembre au 5 octobre 2017

[Réservez](#)

<http://www.opera-comique.com/fr/saisons/saison-2017/miranda>

**KEIN LICHT de Philippe
Manoury, création française**

Strasbourg, Paris. KEIN LICHT de PHILIPPE MANOURY, les 22 sept, 18 oct 2017. Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ... A 65 ans, Philippe Manoury dont nous avons beaucoup apprécié son opéra « K » (2001), poétique, efficace, tout en grisaille colorée, en nuances orchestrales d'un rare raffinement (avec un sentiment d'étuve sonore), présente en 2017, son nouvel opéra, engagé, mordant, ...inspiré par la catastrophe nucléaire de Fukushima (2011). Créé en avant-première à la Ruhrtriennale le 25 août dernier, KEIN LICHT occupe l'affiche de l'Opéra national du Rhin ce 22 septembre 2017 (à Strasbourg, Manoury avait précédemment créé son ouvrage lyrique antérieur La nuit de Gutenberg, 2011), puis occupera la scène de l'Opéra-Comique le 18 octobre suivant.



Opéra préapocalyptique, Pénombre annonciatrice ...

En réalité c'est l'Opéra-Comique qui passe commande au compositeur d'un ouvrage lyrique inspiré de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek qui a écrit un texte sur la catastrophe nucléaire de Fukushima (mars 2011). L'opéra reprend à son compte la dénonciation d'un monde inféodé à la technologique énergétique, oubliant ce qui peut provoquer sa propre fin. L'humanité est fragile mais les citoyens et surtout les politiques s'emmurent dans un déni collectif : impossible d'envisager l'impensable : l'apocalypse. Sans vraiment prendre parti, pour ou contre le nucléaire

(l'Allemagne elle a tranché), Manoury exploite le prétexte dramatique de l'idée de catastrophe. Le compositeur réalise aussi ce qui lui tient à coeur : réinventer la forme lyrique par un nouveau dispositif, libre, ouvert (en particulier aux formes théâtrales contemporaines), et qui peut en cours de représentation, toujours évoluer : en somme une forme inachevée et mouvante, a work in progress... 12 instrumentistes réalisent la musique électronique en temps réel, aux côtés de chanteurs et d'acteurs car la voix parlée comme le chant codifié sont présents, imbriqués, affrontés, confrontés... L'informatique permet au compositeur d'inventer des séquences au moment de la création et pour chaque représentation, alternant, complétant un schéma structurel qui lui est composé de tableaux qui eux ont été préalablement écrits et finalisés. Le déraison et la folie gouvernent le monde. Ici pas de personnages au sens d'incarnations fortes et de caractères identifiables et expressifs, mais comme à son habitude, des climats, des sensations qui aiguillonnent notre conscience, paniquent notre discernement... Philippe Manoury nous alerte – même s'il ne se dit pas engagé : sa musique vivante, connectée, appelle à la prise de conscience, tout en développant une suite de lamentos poignant où il s'agit de recouvrer notre humanité ; celle véritable qui retrouve la voie d'une alliance harmonique avec la nature. Défi perdu d'avance. Et si Kein Licht (aucune lumière) était le chant ultime avant la catastrophe ?

KEIN LICHT de PHILIPPE MANOURY
Thinkspiel, création française
[Strasbourg, les 22, 23, 24 et 25 septembre 2017](#)
[Réservez](#)

[Paris, Opéra-Comique](#)
[Mercredi 18 octobre 2017, 20h](#)
[Réservez](#)

Rameau sublimé par Bruno Procopio



LIEGE, le 20 septembre 2017, Bruno Procopio joue Rameau. Avec la violoniste Stéphanie-Marie Degand et la gambiste Romina Lischka, le claveciniste (et chef d'orchestre) spécialiste de Jean-Philippe Rameau, **Bruno Procopio**, propose **l'intégrale des Pièces de clavecin en concerts (1741)**, l'unique recueil de musique de chambre composé par l'auteur des Indes galantes et d'Hippolyte et Aricie (son premier opéra créé en 1733, sujet d'un beau scandale). Pièces de la maturité, d'une théâtralité suggestive, certaines séquences de cette prodigieuse chambre des merveilles, trouveront une nouvelle vie dans les opéras (tragédies lyriques) Zoroastre ou Dardanus. **Bruno Procopio** qui s'engage aujourd'hui comme chef dans le défrichement scrupuleux mais si palpitant

des compositeurs des Lumières et des premiers Romantiques français (dont Méhu ou Gossec), exprime depuis le clavecin, pièce maîtresse et acteur central des Pièces, l'invention, la liberté, l'audace harmonique aussi dont fut capable Rameau. Jouer l'intégrale des Pièces est une expérience unique car l'auditeur s'immerge dans ce qui demeure le sommet de la conversation musicale. Bruno Procopio connaît d'autant mieux le répertoire baroque français et spécifiquement Rameau, qu'il a enregistré l'intégrale des [Pièces en concerts en cd \(édité par le label PARATY qu'il a fondé en 2007, disque événement critiqué sur classiquenews\)](#). Rameau, c'est l'inventivité, l'élégance, la grâce et le pouvoir éloquent de la musique. Bruno Procopio l'a démontré encore dans un autre enregistrement important : « **Rameau in Caracas** », cycle d'extraits d'ouvertures et de danses des opéras raméliens, joué avec l'Orchestre Simon Bolivar, c'est à dire sur instruments modernes mais selon l'articulation et le style d'époque : un défi instrumental et esthétique que le chef franco-brésilien a relevé avec une classe irrésistible ([LIRE aussi notre critique du cd Rameau in Caracas, édité par le label Paraty](#)). Dans les Pièces pour clavecin, si le clavier demeure obligatoire, les autres instruments sont à l'appréciation des musiciens, en particulier la partie aigue, jouée différemment selon les versions et les possibilités, à la flûte, au violon (comme c'est le cas ce 20 septembre 2017 à Liège). Bruno Procopio retrouve la violoniste **Stéphanie-Marie Degand**, complice familière, qui a joué avec lui lors de la [Semaine Baroque à Rio en octobre 2016 \(VOIR notre reportage vidéo du cycle de musique française où Stéphanie-Marie et Bruno jouent de concert\)](#)... A Liège comme à Rio, les deux complices réalisent en ambassadeurs convainquants, la diffusion la plus enivrante de l'écriture de Rameau. L'entente et la complicité devraient donc s'inviter dans ce concert exceptionnel.

A l'époque de la parution du cd **RAMEAU : Pièces pour clavecin en concerts** par **Bruno Procopio** chez **PARATY**, notre rédacteur, Camille de Joyeuse, auteur de la critique, écrivait en avril 2013 : ...
« Mais au cœur de ce programme des plus réjouissants, d'autant plus opportun pour la prochaine année Rameau 2014, s'affirme



le clavecin de Bruno Procopio: l'ex élève des Rousset et Hantaï y confirme son immense talent, son intelligence interprétative, une finesse flamboyante qui éclaire le génie d'un Rameau touché par la grâce. Belle idée de souligner la place centrale dans l'œuvre du Dijonais en ajoutant 5 des 7 pièces composant la Suite en la du III^e Livre de clavecin de 1728: ici se succèdent Allemande, Courante, Sarabande... d'une exaltante euphorie intimiste, où les doigts experts savent relever les défis techniques et poétiques du jeu des " Trois mains " et de la Triomphante finale, habilement et légitimement retenue en conclusion superlative... » Un must absolu.

RAMEAU : Pièces de clavecin en concerts
LIEGE, Salle académique de l'Université
Mercredi 20 septembre 2017, 20h

Concert à l'initiative des [Nuits de Septembre à Liège](https://www.lesnuitsdeseptembre.com/), dans le cadre des Festivals de Wallonie 2017

RESERVEZ

<https://www.lesnuitsdeseptembre.com/degandlischkaprocopio>

A l'occasion de la parution du cd RAMEAU : Pièces pour clavecin en concerts par Bruno Procopio chez Paraty, le chef claveciniste avait eu l'opportunité de présenter lui-même toutes les qualités des partitions, parmi les plus fondamentales de la musique baroque française au XVIII^e : **Entretien avec Bruno Procopio à propos des Pièces pour clavecin en concerts de Jean-Philippe Rameau**



Bruno Procopio, vous avez enregistré les Pièces de clavecin en concerts de Rameau. Pouvez-vous nous dire quelle place occupent ces œuvres dans la carrière de Rameau ?



Ces pièces ont été publiées par les soins de Rameau lui-même à Paris en 1741, sous le titre exact de Pièces de clavecin en concerts, avec un violon ou une flûte, et une viole ou un deuxième violon. Il s'agit donc d'œuvres de sa maturité. Déjà âgé de cinquante-huit ans, Rameau était devenu le grand maître de l'opéra français depuis la création de son premier opéra Hippolyte et Aricie en 1733.

Rameau a publié trois livres de pièces de clavecin entre 1706 et 1728, puis sont venues les Pièces de clavecin en concerts...



Il s'agit de son unique œuvre de musique de chambre. Ces « concerts » sont parus accompagnés d'un « Avis aux concertants », sorte d'avant-propos programme dans lequel Rameau précise que c'est « le succès des sonates qui ont paru depuis peu, en pièces de clavecin avec un violon », qui l'a encouragé à suivre le même

plan. Il songe là vraisemblablement aux Pièces de clavecin en sonates avec accompagnement de violon de Mondonville, publiées vers 1734. Dans cet « Avis aux concertants », Rameau se montre très précis quant à l'organisation des Pièces de clavecin en concerts : « Le quatuor y règne le plus souvent, écrit-il. Il faut non seulement que les trois instruments se confondent entre eux, mais encore que les concertants s'entendent les uns les autres, et que surtout le violon et la viole se prêtent au clavecin, en distinguant ce qui n'est qu'accompagnement, de ce qui fait partie du sujet. C'est en saisissant bien l'esprit de chaque pièce, que le tout s'observe à propos. » On ne peut être plus clair.

Le clavecin a donc un rôle essentiel dans ces œuvres ?

Tout à fait. Le clavecin a souvent un rôle concertant, mais il peut être à l'unisson avec les dessus ou leur servir d'accompagnateur coloré. Il n'est jamais relégué au second plan. Rameau a d'ailleurs ajouté que ces Pièces de clavecin en concerts jouées au clavecin seul « ne laissent rien à désirer ; on n'y soupçonne pas même qu'elles soient susceptibles d'aucun autre agrément ». Cinq de ces pièces ont d'ailleurs été adaptées par lui-même pour clavecin seul. Lors

de notre enregistrement, nous nous sommes donc interrogé sur la position du clavecin à côté des deux dessus. Comment respecter son rôle concertant ? Nous avons donc choisi de le mettre au centre de l'enregistrement, car la difficulté a été pour nous de situer les instruments les uns par rapport aux autres.

Selon vous, comment Rameau a-t-il conçu ces pièces ?

Les Pièces de clavecin en concerts constituent une sorte de maillon entre les sonates en trio italiennes ou les trios polyphoniques de Bach, comme la sonate en trio qui clôt L'Offrande musicale, et les sonates pour clavier – clavecin ou piano-forte – avec accompagnement de violon obligé ou ad libitum qui se développèrent considérablement à la fin du XVIII^e siècle, en France notamment. Dans ce genre de compositions où le clavier se taillait la part du lion, l'instrument à cordes se bornait à doubler la mélodie ou à ponctuer les basses. Animé par son expérience de musicien de théâtre, Rameau s'émancipe du cadre forgé par les Italiens et par ses prédécesseurs français et raffine sur les détails. Il compose de véritables trios, car chaque « Concert » est un trio presque symphonique où le clavecin, affranchi de toute fonction polyphonique, devient un instrument soliste à part entière à côté de ses deux partenaires qui lui apportent un lumineux complément de richesse sonore.

Il apparaît que Rameau a largement puisé dans ses propres œuvres.

Oui, et la coutume était très fréquente en cette époque moins

frileuse que la nôtre dans ce domaine. Bach et tant d'autres ne se sont pas privés de puiser dans leur propre répertoire pour adapter un air de cantate en pièce d'orgue, un air d'opéra en sonate ou en pièce de clavecin. Rameau à l'inverse réutilisera certaines de ses Pièces de clavecin en concerts dans ses opéras. L'un des deux Tambourins du Troisième Concert, déjà orchestré dans Castor et Pollux en 1737, sera repris en 1744 dans Dardanus. L'Agaçante et La Livri réapparaîtront en 1749 dans Zoroastre.

Propos recueillis par Adelaïde de Place, © Paraty 2013 – cd Rameau : Pièces pour clavecin en concerts par Bruno Procopio, enregistré en 2012 – publié en avril 2013 – Lire la critique complète du cd Rameau par Bruno Procopio :

<http://www.classiquenews.com/rameau-pieces-de-clavecin-en-concert-label-paraty/>



LIRE aussi : RAMEAU SYMPHONIQUE... en décembre 2014, à la Salle Philharmonique de Liège, écrin idéal pour ce genre de répertoire, [Bruno Procopio dirigeait un cycle d'ouvertures et de ballets des opéras de Rameau avec l'Orchestre philharmonique royal de Liège, peu habitué aux oeuvres du Baroque Français des Lumières](#)



VOIR aussi notre reportage BRUNO PROCOPIO, MAESTRO TRANSLANTIQUE... entre Paris et Rio, Bruno Procopio joue Rameau, Méhul, Gossec ou Sacchini, en musicien passionné par l'articulation et l'«éloquence de la musique française, qu'elle soit Baroque, classique, ou

romantique... Portrait vidéo par le studio CLASSIQUENEWS.TV 2016



BRUNO PROCOPIO : un chef claveciniste au service de l'éloquence musical, ambassadeur inspiré par la musique française baroque, classique et romantique... (illustration © classiquenews.com 2017)